Écrire l'histoire monastique au XXI^e siècle

Notes critiques

Writing monastic history in the 21st century : critical notes

Alain Rauwel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhr/9417>

DOI : 10.4000/rhr.9417

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 151-165

ISBN : 978-2-200-93230-5

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Alain Rauwel, « Écrire l'histoire monastique au XXI^e siècle », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/9417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.9417>

ALAIN RAUWEL
Université de Bourgogne

Écrire l'histoire monastique au XXI^e siècle

Notes critiques*

Une série d'ouvrages aux statuts variés, de la synthèse à la monographie, donne l'occasion de s'interroger sur la situation de l'histoire monastique, entre présupposés persistants et renouvelaux méthodologiques, entre approche historique et analyse monumentale. Une meilleure compréhension des rhétoriques mémorielles a donné des récits de fondation une vision moins naïve, tandis qu'un intérêt renouvelé pour les archives et leurs procédures de constitution en permettait un usage plus avisé, au-delà de la traditionnelle histoire domaniale, et que la sensibilité liturgique amenait à relire les inscriptions spatiales. En outre, l'arc chronologique s'est étendu vers l'époque moderne, longtemps méconnue, et les refondations post-révolutionnaires, faisant du monachisme un véritable objet de sciences sociales.

Writing monastic history in the 21st century : critical notes

A series of publications of various types, ranging from syntheses to monographs, offers us the opportunity to examine the situation of monastic history, including persistent biases, instances of methodological renewal, the historical approach and monumental analysis. A better understanding of memorial rhetoric has resulted in a less naïve reading of founding stories, while a renewed interest in archives and in the process of constituting them has led to a more intelligent use of them, beyond traditional feudal history, and a new liturgical sensibility has led to the rereading of spatial settings. Furthermore, the timespan covered by these studies has spread to the Modern period, neglected until recently, and to the post-Revolution refounding of monasteries, making monachism a true research topic for the social sciences.

* À propos de : Roberto ALCIATI, *Monaci d'Occidente, secoli IV-IX*, Rome, Carocci, 2018, 201 p., 17 e., ISBN 978-88-430-8942-0 ; Yves BOTTINEAU-FUCHS, *L'abbaye Notre-Dame d'Aiguebelle : l'art cistercien réinventé*, Paris, Picard, 2017, 264 p., 39 e., ISBN 978-2-7084-1021-3 ; Thomas COOMANS, *Life inside the cloister : understanding monastic architecture*, Leuven, Leuven University Press, 2018, 176 p., ISBN 978-94-6270-143-4 ; *Entre ciel, mer et terres : l'île monastique de Lérins (V^e-XX^e siècle)*, Gand, Snoeck, 2017, 272 p., 25 e., ISBN 978-94-6161-433-9.

Les publications relatives au monde monastique, toujours aussi nombreuses, semblent traduire à la fois un engouement des chercheurs et une attente du public. Les synthèses ne sont pas rares, mais pèchent souvent par simplisme, angélisme ou banalité. Il convient donc de saluer l'ouvrage de Roberto Alciati, déjà bien connu des amateurs d'enquêtes érudites et de propositions audacieuses, qui promène en peu de pages un regard très informé et très neuf sur le monachisme de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge. Fidèle à son intérêt pour la méthode sociologique et à son projet de lire l'histoire des communautés chrétiennes à la lumière des concepts forgés par Pierre Bourdieu, R. Alciati adopte une approche résolument thématique et centre toute sa problématique sur le principe de division du travail, clef de compréhension de l'ensemble des formes sociales, auquel il n'y a aucune raison que le monde monastique demeure étranger. Deux autres publications récentes, comparables par leur propos et leur forme, et par bien des aspects représentatives d'un mouvement plus vaste, offrent une excellente occasion de faire le point sur un genre historiographique particulièrement fréquenté : la monographie de communauté religieuse. Les éditions Snoeck présentent un album à la riche iconographie consacré à l'île monastique provençale de Lérins, que l'on peut considérer comme un bilan des nombreuses entreprises suscitées ces dernières années par un très haut lieu du monachisme méditerranéen, occupé dès les premiers temps du cénobitisme occidental¹. Les médiévistes (historiens et archéologues) de l'Université de Nice, sous la houlette de Michel Lauwers, très actifs de longue date sur le chantier lérinien, ont été rejoints pour la conception de ce livre par les archivistes des Alpes-Maritimes. La maison Picard, familière aux amateurs d'art et d'archéologie, livre de son côté une histoire institutionnelle et monumentale de l'abbaye drômoise d'Aiguebelle, rédigée par l'historien de l'architecture Yves Bottineau-Fuchs. Les circonstances dans lesquelles a

1. *Histoire de l'abbaye de Lérins*, Bellefontaine, 2005. Yann Codou et Michel Lauwers (dir.), *Lérins, une île sainte de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2009.

été préparé ce volume sont originales : une étude générale du bâti d'Aiguebelle ayant été décidée en vue de travaux, elle a été confiée aux étudiants de l'École d'architecture où enseigne l'auteur, lequel a donc fréquenté assidûment le site pendant plusieurs années et acquis de chaque mur, on dirait presque de chaque pierre, une connaissance intime qu'il présente de façon agréable, au fil d'un ouvrage soigneusement composé et richement illustré. D'un côté, un monastère d'exception ; de l'autre, une abbaye de la *turba magna* médiévale. Sur l'île, une communauté qui, pour être devenue cistercienne à l'époque contemporaine (et encore, d'un cistercianisme bien particulier), a très longtemps été peuplée de moines noirs ; dans les montagnes, une famille religieuse rattachée dès l'origine aux moines blancs. Pour Lérins, un traitement majoritairement historique ; pour Aiguebelle, une priorité à l'architecture. Le hasard a décidément bien fait les choses en rassemblant sur la table du lecteur, à côté de l'essai de R. Alciati, deux études qui se répondent et se complètent, et en ajoutant sur la pile un intéressant album dû à l'historien lovaniste de l'architecture Thomas Coomans. *Life inside the cloister* ne prétend pas révolutionner l'histoire monastique, mais propose aux étudiants et au grand public cultivé un guide de compréhension des vestiges de la civilisation régulière, ouverte sur un vaste spectre de formes canoniques, puisque la typologie s'étend aux ordres militaires, aux Mendiants, aux béguines, aux hospitaliers... Là aussi, l'iconographie est pensée en lien étroit avec le texte et permet de mesurer plus directement l'étonnante variété des architectures destinées pendant de longs siècles aux femmes et hommes de Dieu.

« L'IDOLE DES ORIGINES » (M. BLOCH)

Aiguebelle fait son apparition dans les années 1130, munie dans l'historiographie de tout l'appareil que l'on croyait à l'époque moderne, lorsque se fossilisa la mythologie cistercienne, indispensable à un établissement « bernardin » : une requête d'un seigneur du Tricastin à l'abbaye de Morimond, la venue de douze moines, voire une approbation de l'abbé de Clairvaux – comme si l'arbitre de la Chrétienté, chef d'une filiation imposante, avait

qualité ou liberté pour se mêler d'autres fondations, alors même que n'existait rien qui se puisse qualifier d'« ordre » cistercien ! Ménage fait de tout ce légendaire, le XII^e siècle reste assuré. Les Lériniens auraient souri devant un monastère si jeune. Eux font partie des pionniers de la vie monastique en Gaule². Dès le début du V^e siècle ils sont établis sur leur île, qualifiée de « désert » pour satisfaire à la rhétorique de règle depuis les Pères d'Égypte. L'adaptation occidentale du *topos* originel a en effet conféré une valeur inattendue aux îlots maritimes comme paradigmes de la vie solitaire, ainsi que le rappelle R. Alciati. Le grand modèle de Martin à Gallinara, complété par les exemples que cite Rutilius dans son *Itinerarium* au début du V^e siècle, confirme la tendance³. En réalité, rien n'est plus ouvert sur le monde provençal et au-delà qu'une retraite aristocratique peuplée d'ascètes lettrés originaires des familles les plus illustres. Avant l'uniformisation cénobitique, les îles de Lérins accueillent des modes de vie assez divers : de pieux laïcs vivant au large un *otium* un peu plus austère que dans leurs *villae*, des cénobites (Honorat) et des ermites (Caprais) – d'un érémitisme tout relatif vue la faible étendue de l'île. Le point commun reste toutefois le sentiment de constituer une élite religieuse, « le sénat de ceux qui vivent dans les cellules de Lérins », pour reprendre l'expression de Sidoine Apollinaire. Pour eux, le séjour monastique ne représente souvent qu'une étape dans un authentique *cursus*, orienté vers le terme logique de toute carrière ecclésiastique : l'épiscopat. Tout se passe comme si la retraite régulière n'était pas envisagée comme l'espace d'une longue *stabilitas* mais comme un temps de formation théologique et spirituelle. « L'île des saints », en effet, est avant tout un réservoir d'évêques pour de grandes ou petites cités, situées au voisinage (Arles, Riez) ou plus lointaines⁴. Césaire, qui savait de

2. Un bilan remarquable est offert par Laurent Ripart, « De Lérins à Agaune : le monachisme rhodanien reconsidéré », *Monachesimi d'Oriente e d'Occidente nell'alto medioevo*, Spolète, CISAM, 2017, p. 123-192 (« Settimane di studio del CISAM », 64).

3. Cf. *Le monachisme insulaire du V^e à la fin du X^e s.* = *Hortus artium medievalium*, 19, 2013.

4. Les travaux antérieurs de Roberto Alciati sont ici fondamentaux, notamment *Monaci, vescovi e scuola nella Gallia tardoantica*, Rome, 2009. On ajoutera à la sélection bibliographique indiquée dans *L'île monastique de Lérins* l'importante étude de Salvatore Pricoco, *L'isola dei santi : il cenobio di Lerins e le origini*

quoi il parlait, le résumait en une formule puissante : « ceux que Lérins a reçus comme fils, elle en a fait des pères »⁵.

Cette figure paternelle qui est ici épiscopale est aussi, indubitablement, celle de l'abbé. Faut-il pour autant penser l'écriture de toute histoire monastique en fonction de la succession des abbés ? La tradition en est solidement enracinée, depuis les chroniques médiévales. Les érudits d'Ancien régime ont repris à leur compte cet usage, découpant les siècles, dans la *Gallia christiana* par exemple, en tranches épiscopales ou abbatiales. La force d'inertie étant une des lois du travail scientifique, les XIX^e et XX^e siècles ont continué sur cette lancée, particulièrement dans les travaux publiés sous la signature de moines historiens : un abbé, un paragraphe ! La mise en crise des mythologies du « grand homme » devrait toutefois faire réfléchir nos contemporains, ce d'autant plus que le choix de suivre l'ordre des abbatiats amène presque inévitablement à adopter une périodisation globale dont la pertinence est tout sauf assurée. On distinguera entre deux phases successives, celle des abbés réguliers et celle des commendataires, et on durcira ainsi, d'une façon qui ne s'impose nullement, l'opposition entre l'une à l'autre. On est amusé de découvrir que le récit d'Y. Bottineau-Fuchs est structuré par la partition « Aiguebelle sous les abbés élus » / « Aiguebelle sous la commende », laquelle reprend presque à l'identique la table d'un petit ouvrage de 1937⁶ ! L'histoire de Lérins, au plan plus problématisé, consacre cependant la moitié du chapitre « La vie monastique à l'époque moderne » à des « Portraits d'abbés commendataires ». Ce faisant, on honore peu ou prou une vieille idée devenue un lieu commun, selon laquelle un supposé « déclin » du monachisme entre Renaissance et Révolution s'expliquerait, de façon quasi mécanique, par l'instauration de la commende. La commende est une institution essentiellement financière, qui suscita de considérables transferts de richesses ; comme telle, elle relève de l'histoire économique, qui n'a pas de mal à lui consacrer

del monachesimo gallico, Rome, Ateneo, 1978 (compte rendu de Jacques Fontaine, *RHR* 197, 1980, p. 453-456).

5. Césaire d'Arles, *Œuvres monastiques* t. II, Paris, Cerf (« Sources chrétiennes », 398), 1994, p. 108.

6. *L'Abbaye Notre-Dame d'Aiguebelle : huit siècles de vie monastique*, Marseille, 1937.

de longs paragraphes, tant les querelles incessantes entre moines résidants et abbés extérieurs ont produit de papier timbré et envahi les rayons des dépôts d'archives. Mais dans l'optique d'une histoire de la communauté, de son recrutement, de ses activités, de son niveau de vie, de ses réseaux sociaux, quelle est l'importance vraie du phénomène ? Peut-on citer sans état d'âme, en 2017, le jugement du P. Jean de la Croix Bouton (un grand savant, par ailleurs) selon lequel le temps de la commende ne vaudrait, dans les monastères latins, que pour « un long intérim » ? Les médiévistes ont appris, à l'étude des périodes de pouvoir central faible, combien les communautés humaines fonctionnent aisément sans chef institué, ou dans l'effacement d'un tel chef. A fortiori est-ce le cas dans les monastères quand le père spirituel absent est efficacement suppléé par un prieur régulier.

La tradition lérinienne n'a pas manqué d'entretenir le souvenir des confesseurs de la foi qui ont voué l'île à la vie solitaire. Lérins offre ainsi un magnifique exemple de la complexité de ce phénomène désormais très étudié, surtout en contexte monastique, qu'est la construction ou l'invention d'une mémoire⁷. Après le temps des saints ermites vient en effet dans l'hagiographie provençale le temps des martyrs : située au cœur d'un espace marqué par la piraterie dite d'abord sarrasine puis barbaresque, l'île subit plusieurs incursions, dont les imposantes fortifications du Moyen Âge central, inhabituelles dans des lieux réguliers, portent encore témoignage pour les visiteurs. Ce sont les Clunisiens, que les origines de leur abbé Mayeul conduisaient à s'intéresser de très près aux affaires provençales, qui ont construit au tournant du millénaire l'histoire sainte des martyrs de Lérins, mettant en avant dans leurs textes la figure de l'abbé Porcaire. S'affirme donc progressivement, même si le rôle des Lériniens eux-mêmes dans ce processus n'est pas toujours clair, un système hagiographique à double entrée : d'une part, de nobles figures tirant leur puissance légitimatrice de leur antiquité et de leur statut socio-ecclésial prestigieux ; de l'autre, des silhouettes

7. Dans une bibliographie abondante, on peut se repérer notamment grâce au programme promu par Cécile Caby, « La mémoire des origines dans les institutions médiévales », présenté dans les *Mélanges de l'EFR*, 115, 2003, p. 133-140 et synthétisé dans *Écrire son histoire : les communautés régulières face à leur passé*, Saint-Étienne, CERCOR, 2006, p. 13-20.

plus récentes et plus modestes permettant d'investir le champ de l'héroïsme pour la foi et de mobiliser dans la concurrence entre sanctuaires l'argument ultime du sang versé, le tout selon une rhétorique d'instrumentalisation de l'histoire qui a très longtemps marqué la production littéraire.

TERRITORIALITÉS MONASTIQUES

La collaboration active de l'équipe des Archives départementales des Alpes-Maritimes au volume sur Lérins a permis d'y intégrer la reproduction de qualité et en grand format de toute une série de documents manuscrits qui inscrivent l'ouvrage, de façon très utile, dans la tradition des « Albums paléographiques »⁸. Mais il y a à ce choix des motivations plus profondes que la commodité didactique. On assiste depuis quelques années à un net retour d'intérêt pour les « sources »⁹ de l'histoire médiévale dans leur matérialité. La constitution des fonds d'archives, la copie de certains actes dans des cartulaires, l'organisation donnée à ces registres ont suscité de nombreux travaux, d'une finesse toute nouvelle¹⁰. C'est là assurément l'un des aspects de ce « retour de l'érudition » qui caractérise par défaut l'historiographie de nos années hypothéorisantes, mais c'est aussi le résultat heureux de la prise de conscience que « la documentation disponible », comme on dit trop facilement, n'est jamais un donné (le résultat d'une hypothétique soustraction « documents produits moins documents perdus ») mais toujours un construit, et un construit hautement signifiant. Se donner une mémoire, une identité, pour une communauté, c'est mettre en valeur (en le créant à l'occasion si le besoin s'en fait sentir) le patrimoine archivistique qui servira de légitimation « authentique » à toutes les revendications. Les moines, aussi gros producteurs que bons conservateurs d'archives, ont toujours été en première ligne dans ces grandes manœuvres. On regrette d'autant plus que,

8. Cf. *Autour de Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an mil*, Olivier Guyotjeannin et Emmanuel Pouille (dir.), Paris, ENC, 1996.

9. Sur les limites de ce terme trop facilement adopté, cf. Joseph Morsel, « Les sources sont-elles "le pain de l'historien" ? », *Hypothèses*, 7, 2004, p. 271-286.

10. Pour une analyse de ce nouveau champ, Pierre Chastang, « L'archéologie du texte médiéval : autour de travaux récents sur l'écrit au Moyen Âge », *Annales HSS*, 63, 2008, p. 245-269.

dans beaucoup de dépôts d'archives contemporains, les fonds monastiques soient parmi les moins bien classés. Il est fréquent que leur abondance ait découragé les grands éditeurs d'inventaires, qui ont préféré exercer leurs talents sur de belles séries plus faciles à maîtriser, comme les cotes B et G des Archives départementales françaises. Dans bien des contrées, des pans entiers des séries H restent à organiser définitivement et à doter d'instruments de recherche – qui risquent de ne jamais venir, les archivistes étant désormais investis de mille missions accessoires qui les détournent du travail concret sur les pièces dont ils ont la garde.

Autre patrimoine : les bâtiments. La belle étude qu'Y. Bottineau-Fuchs consacre à ceux d'Aiguebelle est à juste raison comparative. Comment, lorsqu'il s'agit de comprendre et de dater des logiques constructives, procéder autrement ? Cela vaut au lecteur une ample moisson de photographies des édifices romans d'une région largement taillée, dont il ne songe nullement à se plaindre. Toute la question est de savoir à quelles conditions il est légitime de sauter de la comparaison à la généralisation. En matière d'architecture cistercienne, le poids de l'historiographie est presque écrasant. Le « plan cistercien » a longtemps été un dogme, précisé encore en « plan bernardin »¹¹. Marcel Aubert, dès 1943, n'a pas hésité à attribuer à Bernard de Clairvaux une « influence personnelle »¹² en la matière – s'appuyant sur une *Apologie* généralement mal comprise et sur des statuts de chapitre général longtemps mal datés, qui en outre concernent le décor et non l'architecture ! Le P. Dimier a mis la masse des plans collectés par lui au service de cette idée¹³. S'est ainsi imposée la croyance en l'existence de principes communs plus ou moins officialisés par Bernard, que l'on pourrait lire comme à livre ouvert dans le plan de Fontenay en Bourgogne¹⁴ et qui se retrouveraient, par exemple,

11. Cf. la belle synthèse de Benoît Chauvin, « Le plan bernardin : réalités et problèmes », *Bernard de Clairvaux : histoire, mentalités, spiritualité*, Paris, Cerf (« Sources chrétiennes », 380), 1992, p. 307-348, à compléter par Id., « Autour du plan cistercien », *La grande aventure des Cisterciens*, Montauban, 1999, p. 65-88.

12. Marcel Aubert et Aliette de Maillé, *L'architecture cistercienne en France*, t. I, Paris, 1943, p. 157.

13. Anselme Dimier, *Recueil de plans d'églises cisterciennes*, Paris, 1949 (avec un *Supplément* en 1967).

14. On verra par exemple le « plan-type d'un monastère cistercien » donné par Anselme Dimier, *Les moines bâtisseurs : architecture et vie monastique*, Paris, Fayard, 1964, p. 49. La chronologie de Fontenay a été récemment revue :

jusqu'à Aiguebelle. Allant plus loin encore, dans la logique mythique d'une « réforme » cistercienne destinée à revenir à une supposée pureté originelle amoindrie par des « excès » clunisiens non moins supposés, certains auteurs n'ont pas hésité à indexer le projet constructif des moines blancs sur cet énigmatique document du ix^e siècle qu'est le plan de Saint-Gall¹⁵. La vision très idéalisée d'un « ordre » parfaitement structuré obéissant partout et presque de toute éternité aux mêmes principes canoniques s'est ainsi répandue, au détriment de l'évidence d'une irréductible diversité, que les belles planches rassemblées et commentées par Teryl Kinder en 1997 mettent en pleine lumière¹⁶. Chaque site, en fonction de son climat, de ses ressources, de sa configuration, de ses pratiques locales, a imposé sa loi – sans compter que la plupart des maisons cisterciennes sont le résultat d'agréations et non de fondations *ex nihilo* et qu'il fallait en conséquence tenir compte de l'existant, y compris en matière de bâtiments. Non, vraiment, il n'y a pas de « plan bernardin » ! Il y en a d'autant moins que R. Alciati a raison de rappeler que ce sont les personnes qui font le *monasterium*, non d'abord les pierres.

La finalité première d'une architecture monastique est de permettre le bon accomplissement de la mission principale des fils de saint Benoît : l'*opus Dei*. La liturgie, qui occupe une part considérable de la vie des moines, devrait en toute logique tenir aussi une bonne place dans les monographies d'abbayes. C'est rarement le cas, à la fois parce que l'on a tendance à penser que l'implication cultuelle est une évidence qui n'appelle pas de développements particuliers, et en raison d'une certaine timidité des historiens face à ce que beaucoup identifient encore comme un « domaine réservé ». Finit alors par s'installer un curieux paradoxe, qui met en avant l'accessoire (par exemple la présence d'un ou de plusieurs corps saints et les dispositifs imposés par leur vénération) en laissant largement de côté l'essentiel, à savoir

Stuart Harisson, « Dating the abbey church of Fontenay : a reassessment of the evidence », *Cîteaux, commentarii cistercienses*, 61, 2010, p. 99-125.

15. La question de la « figure de Saint-Gall » a été entièrement reprise dans l'importante étude de Michel Lauwers, « *Circuitus et figura* : exégèse, images et structuration des complexes monastiques dans l'Occident médiéval », dans Id. (dir.), *Monastères et espace social : genèse et transformation d'un système de lieux dans l'Occident médiéval*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 64-91.

16. *L'Europe cistercienne*, Zodiaque, 1997.

l'infatigable répétition, jour après jour, heure après heure, des psaumes, des répons et des hymnes de l'Office divin. Bien sûr, on ne saurait attendre que tout auteur s'improvise spécialiste de l'antiphonaire ou du lectionnaire, mais une histoire attentive aux particularités constructives et aux aménagements peut facilement intégrer des interrogations fonctionnelles sur les raisons de tel emmarchement, de telle clôture, de telle circulation. Il est significatif qu'Y. Bottineau-Fuchs donne dans son ouvrage plusieurs photographies du chœur d'Aiguebelle à différents moments du XIX^e et du XX^e siècle, présentant des organisations assez différentes de l'espace cultuel, et qu'il ne les commente guère, alors qu'elles caractérisent remarquablement l'évolution de l'auto-perception de la communauté ascétique et de ses fins entre restauration ultramontaine et rénovations post-conciliaires.

Au-delà de la clôture, un dernier type de patrimoine attire l'attention : celui que constituent, au sens large, les dépendances monastiques. On entend principalement par là, chez les Bénédictins noirs, les prieurés et, chez les moines blancs, les granges. Ces dernières traduisent une forme alternative de rationalisation économique et sauraient difficilement être comprises comme « en rupture complète avec le système seigneurial ». Au nombre d'une vingtaine à Aiguebelle, elles mobilisent à leur belle époque, nous dit-on, une bonne centaine de convers : voilà qui suffit à indiquer l'importance de ces petits établissements en réseau, d'autant plus sensible quand le système d'estive permet de rassembler ces immenses troupeaux qui, dans toute l'Europe médiévale, font la richesse des abbayes cisterciennes. La cartographie des granges et l'analyse de leur organisation spatiale, marquée par des monographies exemplaires¹⁷, a beaucoup progressé ces dernières années. Il conviendrait désormais de caractériser plus précisément la vie de ceux qui peuplaient ces maisons, leur liturgie par exemple, autant que leurs rapports avec la paysannerie environnante. Si la Règle bénédictine, comme l'affirme R. Alciati, n'est pas un code de vie spirituelle mais un ensemble de prescriptions relatives à la division du travail, les convers devraient figurer au premier plan du tableau. Le même vœu s'applique aux prieurés et à leurs

17. Christophe Wissenberg, *Beaumont, ancienne grange de l'abbaye cistercienne de Clairvaux*, Paris, Picard, 2007.

occupants. Au xiv^e siècle, quand les archives rendent possible leur catalogage, on en recense deux douzaines dans la mouvance de Lérins, prolongeant jusqu'à Gênes le rayonnement de l'abbaye. Certains sont, dès ce moment, unis à des offices claustraux dont ils assurent les revenus. Qui s'y trouve exactement ? Dans quelle mesure la vie régulière y est-elle maintenue ? Même si les procès-verbaux de visites lèvent parfois un coin du voile, il reste beaucoup à faire dans ce registre de l'histoire monastique « par le bas ».

FAUX AUTOMNE, VRAI PRINTEMPS ?

Comme l'écrivent très justement les historiens de Lérins, en histoire monastique, l'Ancien régime « a trop peu retenu l'attention des chercheurs alors qu'il s'agit de l'âge de l'abondance documentaire »¹⁸. Il est vrai que l'intérêt est très inégalement réparti et que les quelques religieux qui « gardent la maison » à Aiguebelle ne peuvent rivaliser avec l'activité qui règne sur l'île provençale et autour d'elle. Ancienne et prestigieuse, donc désirable, elle est convoitée. Elle l'est d'abord par les congrégations nouvelles, qui tentent de se l'approprier, qu'il s'agisse de Sainte-Justine de Padoue au xvi^e siècle ou de Saint-Maur au milieu du siècle suivant. Dans ce dernier cas, Richelieu est à la manœuvre, montrant par là combien les grands monastères restent à l'âge absolutiste des enjeux de pouvoir sur lesquels les princes gardent les yeux, selon des modalités assez proches de ce que décrit R. Alciati pour le viii^e ou le ix^e siècle. La situation liminaire de Lérins invite à la regarder avec inquiétude comme une possible brèche ouverte par les étrangers au royaume ; arrivent alors de la cour des interdictions d'y recevoir les religieux italiens, qui rappellent les mesures prises dans les monastères français de Rome à la même période¹⁹. Pour éviter de se perdre dans la menue chronique des escarmouches diplomatiques, il est toutefois préférable de considérer le brillant environnement lettré de l'île des saints. À la Renaissance, on note des relations avec le cercle de Sadolet ou avec la famille gênoise des Fregoso. Plus tard, c'est

18. *L'île monastique de Lérins*, p. 20.

19. Cf. par exemple Yves Bruley et Alain Rauwel, *Cinq cents ans de présence française à Rome : la Trinité-des-Monts*, Rome, 2001, p. 26-29.

le grand érudit (et Ligueur malheureux) Gilbert Génébrard²⁰ qui prend en charge la publication de textes lériniens à l'établissement desquels avaient travaillé des moines savants. Au xvii^e siècle, le prince de la République des Lettres qu'est Peiresc s'intéresse presque en voisin à l'histoire et aux vestiges. C'est donc un très doux automne qui caractérise les périodes pré-révolutionnaires.

De l'autre côté de la grande crise, l'histoire de Lérins titre pour les xix^e et xx^e siècles sur « la restauration monastique ». Cela semble une évidence : les moines chassés reviennent. Il n'en est pourtant rien : de *nouveaux* moines arrivent, et cela n'a rien à voir. Danièle Hervieu-Léger vient de le rappeler dans une somme aussi importante pour l'histoire que pour la sociologie de la vie régulière²¹, les supposées « refondations » monastiques du xix^e siècle sont des réinventions ; les acteurs du rétablissement des abbayes dans la France post-révolutionnaire n'ont pas fait revivre un système momentanément interrompu, ils ont créé de toutes pièces un monachisme qui n'avait rien ou pas grand-chose de commun avec les maisons régulières de 1780. Même à Aiguebelle, étroitement liée à l'odyssée de Dom de Lestrange à travers l'Europe en révolution, les querelles d'obédience (longuement évoquées par Y. Bottineau-Fuchs, à la suite de l'ouvrage désormais classique d'Augustin Laffay²²) s'inscrivent dans la logique d'un ascétisme victimaire largement étranger à la spiritualité antérieure. Aiguebelle a pourtant été réoccupée très tôt (1815). En lisant son histoire, on connaîtra particulièrement les fondations assez nombreuses qu'une communauté jeune et dynamique a pu multiplier. Elles disent beaucoup de l'insertion sociale du monachisme du xix^e siècle : Staouëli, en Algérie, « véritable utopie chrétienne en terre d'Islam », est la part prise par le clergé régulier au mouvement naissant de la colonisation – le « fardeau

20. Sur l'intéressante figure de Génébrard, on lira Thierry Amalou, « Le bannissement d'un chef ligueur : Gilbert Génébrard, archevêque d'Aix, devant le parlement de Provence », dans Serge Brunet (dir.), *La Sainte union des catholiques de France et la fin des guerres de Religion*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 361-383.

21. Danièle Hervieu-Léger, *Le Temps des moines*, Paris, PUF, 2017. Sur cet ouvrage, cf. les « lectures » de Jean-Louis Fabiani et Alain Rauwel, *Archives de sciences sociales des religions*, 180, 2017, p. 239-248.

22. *Dom Augustin de Lestrange et l'avenir du monachisme (1745-1827)*, Paris, Cerf, 1998.

du moine blanc », si l'on ose dire – tandis que les Dombes, front pionnier d'assainissement agraire, représentent une curieuse version moderne du « moine civilisateur » qu'invente précisément l'historiographie du milieu du siècle telle qu'elle trouve sa vulgate dans *Les Moines d'Occident* de Montalembert. Mais, en sortant ainsi de l'enceinte claustrale, ne néglige-t-on pas un peu l'histoire interne de la communauté ? Ses deux cents frères, d'où venaient-ils ? Pourquoi choisissaient-ils de professer là stabilité et conversion des mœurs ? À quoi se passaient leurs journées ? Dans quel état d'esprit étaient-ils formés à la vie monastique ? Nous aurions bien besoin de travaux socio-historiques sur la question de la « vocation ». En outre, de quoi vivaient-ils, eux qui comme tous leurs contemporains étaient atteints de cette « manie de la truelle » dans laquelle Dupanloup reconnaissait avec clairvoyance la forme cléricale du mal du siècle ? On regrettera que seules deux petites pages viennent éclairer les questions économiques des deux derniers siècles. Aiguebelle a été le siège d'une célèbre chocolaterie, lancée à grand renfort de publicité par le cellerier Jean-Baptiste Chautard, celui-là même qui devait ensuite, comme abbé de Sept-Fons, publier avec *L'Âme de tout apostolat* l'un des best-sellers de la Chrétienté finissante²³. On aimerait en savoir plus à ce sujet, très loin d'être indifférent – et pas du tout consensuel, si l'on en juge par les moqueries de Dom Delatte, incarnation de l'esprit solesmien, contre « ces moines qui font du chocolat »²⁴... Après tout, Frigolet n'est pas si loin, où le P. Gaucher se perdait entre ses alambics.

Si Aiguebelle est redevenue monastère, tel n'a pas été le lot d'un grand nombre de maisons religieuses après l'âge des révolutions. La contribution la plus originale de Th. Coomans, sans aucun doute, est d'étudier en détail, dans son chapitre IV, le destin post-monastique des monastères. Le mot anglais *heritagization* a ici l'avantage de rassembler beaucoup d'usages possibles autour de l'idée d'adaptation patrimoniale. Les silhouettes des abbaciales anglaises ruinées depuis Henri VIII ont instillé très tôt l'idée que le monde régulier se prêtait particulièrement bien à la poésie des

23. Bernard Delpal, *Le silence des moines : les Trappistes au XIX^e s.*, Paris, Beauchesne, 1998, p. 335 s.

24. Paul Delatte, *Commentaire sur la Règle de saint Benoît*, Solesmes, 1985, p. 414.

ruines. Beaucoup moins poétique a été l'usage agricole de bien des établissements secondaires ; les spécialistes des granges savent ce qu'a pu signifier la longue réduction d'un vaisseau gothique à l'état d'étable ou de garage. Ce n'était toutefois là qu'une transformation de hasard. Th. Coomans a raison d'insister sur les cas fréquents de couvents devenus prisons : il y a dans le projet carcéral de disciplinement des corps et des consciences quelque chose de l'ancienne pratique régulière. De récents travaux l'ont bien mis en lumière à partir du cas emblématique de Clairvaux²⁵.

Pour revenir aux monastères vivants, les problèmes de l'Aiguebelle contemporain ne sont que brouillilles à côté de ceux que soulève l'occupation monastique d'une île du soleil en un temps de grand tourisme et d'hédonisme marin – même si la gestion des visiteurs et des pèlerins était déjà un enjeu de taille à Lérins à l'époque moderne, voire à la fin du Moyen Âge. Par prudence, la couverture de l'album porte « v^e-xx^e siècle » et non « v^e-xxi^e siècle ». Les questions se posent de toute façon en masse, dès le retour d'une communauté monastique en 1869. Venus de Sénanque, ces moines sont des cisterciens qui ne se reconnaissent pas dans la « Stricte observance » à laquelle appartient Aiguebelle. Ils obtiennent de Rome leur érection en Congrégation autonome, placée sous le vocable piononiste de l'Immaculée Conception, qui demeure aujourd'hui très marginale dans le paysage régulier français. Marginalité d'autant plus grande que les religieux insulaires se révèlent dans les années 1970 très accueillants à des groupes étrangers à la pastorale issue du concile Vatican II : les Frères de Saint-Jean, aujourd'hui sous les feux de l'actualité pour des atteintes multipliées à l'intégrité physique et morale des personnes, n'ont-ils pas fait leurs débuts dans le cadre canonique d'une oblature lérinienne ? Parallèlement, un rapport à l'économie a priori étonnant pour des fils de saint Robert se développait sur l'île²⁶. Dès le xix^e siècle, les moines se soucient de tirer bon profit des nombreux estivants qui viennent visiter leur petit paradis. Ils

25. Isabelle Heullant-Donat, Julie Claustre, Élisabeth Lusset (dir.), *Enfermements : le cloître et la prison, vi^e-xviii^e s.*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011. Les volumes suivants sont parus en 2015 et 2017.

26. Sur la vie économique des monastères contemporains, cf. Isabelle Jonveaux, *Le monastère au travail : le Royaume de Dieu au défi de l'économie*, Paris, Bayard, 2011.

s'occupent d'installer et de mettre en régie un restaurant ; plus tard se pose la question des liaisons navales entre Saint-Honorat et le continent, loin d'être réglée aujourd'hui. Certains membres de la communauté se sont en outre signalés dans un passé récent comme des tenants des théories du « moinagement », qui ont su séduire un patronat avide de justifications « éthiques » à la violence de la domination entrepreneuriale. Leurs discours n'ont toutefois jamais fait l'unanimité, et une analyse du pluralisme interne à la communauté présenterait de ce point de vue un réel intérêt.

Tout ce rapport extrêmement complexe à la modernité ne se lit qu'en filigrane de l'ouvrage recensé, de même qu'on ne connaît guère la communauté d'Aiguebelle au début du XXI^e siècle. Cette discrétion est le résultat d'un contrôle assez tatillon exercé par les moines contemporains sur leur histoire récente et ancienne, conséquence directe des « refondations » *ex nihilo* du XIX^e siècle : pour que la solution de continuité soit la moins visible possible, il convient de promouvoir un discours de la continuité glissant sur d'éventuelles notes discordantes, alors même que la logique de l'historien, attentif aux césures, aux effets de seuil, le conduit vers une image moins lissée. Telle n'est pas la moindre des difficultés que rencontrent les auteurs de monographies : pour pénétrer dans les lieux réguliers, pour avoir accès aux archives, il faut faire bonne figure et gagner la bienveillance des occupants. Tant du côté de l'équipe chargée de Lérins que du côté de l'historien d'Aiguebelle, on a fait le choix de privilégier la relecture des périodes moins immédiatement contemporaines. À examiner les riches développements offerts à sa curiosité, le lecteur n'a certes pas à le regretter. Mais il gardera présents à l'esprit les avertissements méthodologiques de R. Alciati sur l'insertion du champ monastique dans le « méta-champ » des pouvoirs, et ils lui serviront de vaccin contre les considérations bien-pensantes qui menacent particulièrement qui s'intéresse aux « instituts de perfection » et à leur souci constant de la belle image.